



Réinventer le temps

Michel Lallement, Jean-Marc Ramos

► To cite this version:

Michel Lallement, Jean-Marc Ramos. Réinventer le temps. Temporalités : revue de sciences sociales et humaines, 2010, n° 12, pp.n.c. <10.4000/temporalites.1315>. <hal-03062299>

HAL Id: hal-03062299

<https://hal.science/hal-03062299v1>

Submitted on 12 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License

Réinventer le temps

*Reinventing Time***Michel Lallement et Jean-Marc Ramos**

**Édition électronique**URL : <http://journals.openedition.org/temporalites/1315>

DOI : 10.4000/temporalites.1315

ISBN : 978-2-8218-0378-7

ISSN : 2102-5878

Éditeur

ADR Temporalités

Ce document vous est offert par Conservatoire national des arts et métiers (Cnam)

le cnam**Référence électronique**

Michel Lallement et Jean-Marc Ramos, « Réinventer le temps », *Temporalités* [En ligne], 12 | 2010, mis en ligne le 15 décembre 2010, consulté le 12 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/temporalites/1315> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/temporalites.1315>

Ce document a été généré automatiquement le 12 janvier 2021.



Les contenus de *Temporalités* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Réinventer le temps

Reinventing Time

Michel Lallement et Jean-Marc Ramos

- 1 Que l'ambition romanesque soit chevillée à chacune des phrases qui les composent ou qu'ils servent avant tout de support à la critique sociale, les récits qui nous emportent loin des rives de l'ici et du maintenant n'ont cessé d'interroger les temporalités. Le présent numéro porte intérêt aux formes les plus radicales de pareils écrits, ceux qui, en l'occurrence, prennent la question du décentrement par la racine. Il ne s'agit rien moins en effet que de nous mener vers des lieux et des temps qui n'existent pas. On aura reconnu là un programme qui se décline à l'aide de deux substantifs aux destins contrastés et contrariés : l'utopie et l'uchronie.

Du non-lieu au non-temps

- 2 Pour nourrir l'imagination collective, le fil de l'utopie a été tiré à maintes reprises. Les multiples récits qui relèvent d'un tel genre ont apporté des réponses religieuses et politiques, stimulé la pensée sociale, servi de modèles de société, inspiré les promoteurs et enhardi les ingénieurs d'un monde nouveau. Tant la matière est abondante, il y a possibilité d'ordonner de nombreuses manières le monde des sociétés rêvées. Une première partition oppose par exemple ceux qui pensent l'utopie comme une sortie radicale hors de l'espace et du temps, un horizon qui se dérobe nécessairement sous les pieds de ceux qui prétendent l'atteindre... à ceux qui, tels Charles Fourier (1829) hier ou Erik Olin Wright (2010) aujourd'hui, entendent bien transformer le rêve en réalité. Toute aussi classique, une seconde opposition met en scène ceux qui peignent l'avenir en noir corbeau, ceux qui se défient radicalement des songes éveillés... Tel est le royaume des contre-utopies, anti-utopies et autres dystopies à la Georges Orwell. À cet ensemble quelque peu hétéroclite s'opposent ceux qui, à l'inverse, assignent à l'utopie ce statut de saillance à défaut de laquelle nos sociétés ne pourraient jamais se décentrer par rapport à elles-mêmes et donc viser l'émancipation. C'est totalement imprégné d'une telle conviction que travaille Miguel Abensour. La conclusion d'un de ses récents ouvrages en dit plus long que de nombreux commentaires : « Celui qui, sans repos, lutte

pour arracher l'utopie au mythe, celui dont la vigilance sait percevoir la petite faille, la brèche par où s'engouffrer pour s'arracher au sommeil et connaître le réveil. Le guetteur de rêves devenu pêcheur de perles nous laisse en dépôt cette maxime : tant que nous aurons à la bouche le mot *utopie*, l'impératif du sauvetage se fera entendre » (Abensour, 2000, p. 211).

- 3 On pourrait multiplier les oppositions et les typologies¹. Dans tous les cas, on verrait que l'utopie est un objet impossible à saisir en faisant fi du temps et des temporalités. Les utopies se donnent souvent à voir en effet dans des espaces (discursifs au premier chef) où le temps subit des recompositions majeures : il s'étire, se fragmente, se disperse, s'évanouit. Parfois, c'est la notion même de temps qui est tout bonnement abolie. En tant que récits nécessairement situés, les utopies n'échappent pas pour autant à l'emprise de temporalités – pour ne pas dire de régimes de temporalités – qui contribuent à leur mise en forme. Marcel Gauchet (2000) distingue ainsi cinq moments successifs dans l'histoire de ce qu'il nomme la « conscience utopique ». Ces périodes se succèdent depuis le XVI^e siècle (avec Thomas More) jusqu'à aujourd'hui en passant par les utopies naturalistes du XVIII^e siècle (Morelly), les socialismes utopiques (Étienne Cabet, Charles Fourier...) et les récits qui, à la façon de ceux de Karl Marx et d'Edward Bellamy, mêlent étroitement projection imaginaire et prévision savante. Selon les contextes historiques et sociopolitiques, les discours utopiques adoptent donc des formes variables et entretiennent un rapport au temps qui l'est tout autant.
- 4 Pour cette raison, selon leur condition de production et leur orientation temporelle, les utopies peuvent relever du regret comme du projet. Dans un cas, il s'agit d'une vraie nostalgie qui s'exprime par une volonté de retour en arrière, par la recherche d'un passé exemplaire (un Paradis perdu, un Age d'or, une Atlantide...). Dans l'autre, il s'agit d'une forme d'anticipation figurant le lieu idéal du bonheur (*eu-topia*), voire d'un projet qui ne mène « nulle part » si ce n'est au non-lieu (*ou-topos*). Thomas More (1516) doit toujours être tenu à ce sujet pour un bricoleur de génie qui a inventé de toutes pièces une nouvelle forme de rhétorique. Tout en prenant inspiration de la tradition platonicienne – T. More affirme avoir développé et achevé l'esquisse de la cité idéale de Platon – celui-ci en pervertit en même temps les attendus. Si, de ce point de vue, nous sommes toujours les héritiers de T. More, les temps ont néanmoins bien changé. Ainsi que le suggère M. Gauchet, les utopies d'aujourd'hui diffèrent de la matrice forgée par T. More en ce qu'elles sont à chercher dans les plis de notre présent. Elles revendiquent une plus grande immanence et instaurent un rapport nouveau, plus immédiat et plus exigeant, aux temporalités. Ce n'est pas un hasard, autrement dit, si nous ressentons aujourd'hui un nouveau besoin d'utopies. Dans des sociétés dont les fondements institutionnels ont été ébranlés, qui font face à des risques inédits, qui se heurtent à des procès sans sujets (la globalisation, les grandes crises financières)..., l'utopie est un garde-fou efficace pour parer au doute et à l'incertitude.
- 5 La notion d'uchronie (non-temps) est également au cœur des réflexions qui structurent le présent numéro. Le terme a été forgé en 1857 par Charles Renouvier pour narrer l'histoire de la civilisation européenne telle qu'elle a été et, surtout, telle qu'elle aurait pu être. Contrairement à ce que l'on pourrait penser spontanément, quand il crée le substantif, il ne s'agit pas tant dans l'esprit du philosophe français d'appliquer le schème de l'utopie sur le terrain du temps que de mettre en œuvre une méthode originale, que ne renierait certainement pas une figure aussi éminente que Max Weber. En suspendant la variable temporelle – celle de l'histoire réelle (si tant est que celle-ci

existe en soi) –, il s'agit de regarder ce que nous aurions pu devenir si d'autres options que celles qui ont configuré notre devenir avaient été adoptées. C. Renouvier s'intéresse pour sa part au destin d'un monde, le nôtre, qui n'aurait pas pour prémisses l'adoption du christianisme comme religion d'État sous l'empereur Constantin.

- 6 Comme on pourra le noter à la lecture des articles qui suivent, le terme d'uchronie est davantage associé aujourd'hui à l'idée de projection hors du temps, mais aussi à celle de subversion des temporalités. De ce point de vue, force est de constater que C. Renouvier ne peut être tenu pour un point de départ absolu. Bien avant lui, Joseph Scaliger, le grand humaniste du XVI^e siècle, avait conçu par exemple le projet de changer le temps en modifiant les repères chronologiques de l'histoire chrétienne. Cette politique de la *tabula rasa* a souvent servi par la suite pour mettre en intrigue, à l'instar de Louis-Sébastien Mercier (1771), la fin d'une période troublée et le début d'une ère nouvelle. La rupture uchronique est difficilement séparable d'un « malaise dans la temporalité » (Zawadzski, 2002) dont les signes avant-coureurs sont multiples. Dans tous les cas, les symptômes offrent, dans le domaine de la raison comme dans celui de la création, tous les éléments pour déceler les tensions qui marquent l'esprit du temps.
- 7 Voilà donc quelques rapides précisions sur les deux termes qui nous ont servi à construire la problématique de la présente livraison et à fédérer les contributions qui la composent. Précisons d'emblée que l'objectif du présent numéro ne consiste pas à réécrire une nouvelle histoire des utopies et des uchronies, ni même à chercher à déceler de façon systématique les germes d'une nouvelle pensée du non-lieu et du non-temps dans les multiples récits qui jalonnent nos temps présents. Il s'agit plus modestement de brosser une esquisse cartographique. Celle-ci a pour ambition d'aider à se frayer un chemin dans une production foisonnante où les questions de temps occupent une place de choix. Nous sommes partis, autrement dit, à la recherche des conceptions du temps et des temporalités sous-jacentes à différentes utopies et/ou uchronies. Dans l'esprit qui préside depuis toujours au sein de *Temporalités*, nous avons rassemblé des textes rédigés par des spécialistes de disciplines variées. Tous répondent, à un titre ou à un autre, aux interrogations suivantes. Quels rapports peut-on établir entre les utopies/uchronies et leurs contextes historiques de production ? Quelles articulations existe-t-il entre les utopies/uchronies et les conceptions du temps et des temporalités ? Quel a été, enfin, le destin des utopies/uchronies ? lesquelles demeurent vivantes et pourquoi ? Esquisser un tableau des temps représentés dans les utopies/uchronies, tel est le projet de ce numéro qui rassemble neuf articles consacrés à la réinvention du temps. La plupart de ces textes se réfèrent à des œuvres de l'imagination ou de l'intelligence toujours bien datées. Nous présenterons donc cet ensemble dans un ordre de succession logique en espérant que ce choix raisonné facilitera le repérage des conditions d'expression et d'articulation de l'utopie et de l'uchronie.

Temps et utopies : premiers visages

- 8 Notre livraison s'ouvre sur l'étude d'un texte du I^{er} siècle av. J.-C., *L'île du soleil*, qui relate un voyage au cours duquel le héros se retrouve momentanément dans un monde privé de repères historiques. Ce récit fabuleux, composé à la fin de la période hellénistique par l'historien Diodore de Sicile, nous fait découvrir un pays de rêve, une sorte de cité radieuse avant l'heure animée par les « citoyens du soleil ». On a vu dans

ce texte ancien un des modèles de l'utopie princeps de Thomas More (1518). Pour autant, peut-on parler de « roman utopique » lorsqu'on sait que la notion d'utopie est une invention plus tardive ? L'article d'Hélène Fragaki nous livre une argumentation très convaincante. Elle démontre notamment que ce récit d'aventure est le texte antique le plus conforme à la conception moderne de l'utopie. Ajoutons avec Brenda Dunn-Lardeau que le voyage imaginaire vers *L'île du soleil* peut être classé comme *Utopia* dans la catégorie des utopies « centrifuges » car il transporte le lecteur du monde connu vers l'inconnu ; la mer, jouant ici le rôle d'une médiation uchronique en faisant progressivement glisser le héros en dehors de l'histoire, dans une « bulle temporelle », avant de le renvoyer sur les rivages anciens. Conçue sous cet angle, l'utopie devient « un intermède dépayçant, pendant lequel la notion de temps subit de multiples distorsions pour former une parenthèse de temporalité insolite ».

- 9 Avec Rétif de la Bretonne se dessine une autre conception du temps utopique. Il ne s'agit plus, comme chez Diodore, d'un présent enchanté qui suspend momentanément le cours dramatique de l'histoire. Désormais, nous rencontrons un véritable horizon temporel orienté vers l'avenir, un avenir prometteur décrivant de nouveaux fonctionnements sociétaux, proches des idéaux collectivistes qui feront florès au siècle suivant. L'œuvre rétivienne est très composite. On y trouve aussi bien des récits (romans, nouvelles) que des pièces de théâtre. Dans ce théâtre qualifié de « militant », la pièce la plus emblématique nous interpelle par son titre et la date de sa création : *L'An 2000, ou la Régénération* (1789). La Révolution française que l'auteur est en train de vivre y est représentée comme un événement du passé lointain faisant l'objet d'une commémoration chaque année à la même date, le jour du solstice d'été (21 juin). Daniel Aranda voit dans cette pièce – et l'œuvre de Rétif en général – moins une utopie qu'une uchronie, et « peut-être la première uchronie moderne ». En effet, les espaces décrits ne sont pas des non-lieux ; ils sont localisables en France. En revanche Rétif nous installe dans une temporalité idéologique qui préfigure les anticipations progressistes du XIX^e siècle. Sa société idéale est le produit d'un « temps transformateur » où l'avenir est pensé meilleur que le passé. Le traitement uchronique des événements vécus – comme ici la Révolution française – consiste donc à remanier le présent commun pour lui donner une place dans un futur idéalisé. Ce schéma littéraire ne manque pas d'intérêts pour d'autres approches car il permet d'illustrer certains processus cognitifs, voire sociocognitifs, relevant de la représentation, de la mémoire, ou de l'anticipation collective. Il existe beaucoup d'autres procédés uchroniques dans l'œuvre de Rétif. Daniel Aranda en dresse un tableau détaillé tout en s'interrogeant sur le risque de confusion que peut entraîner ce jeu avec le temps : « Le foisonnement des époques et des régimes temporels dans les utopies et les uchronies de Rétif de la Bretonne peut s'appréhender comme un fatras ».
- 10 Le siècle des Lumières a nourri une autre uchronie, celle de Louis Sébastien Mercier qui nous transporte en *L'An 2440*. Tel est d'ailleurs le titre de ce roman d'anticipation qui a connu deux autres versions (1786 et 1799), après l'édition originale parue en 1771. De ce fait, Mercier peut sans doute disputer à son contemporain, Rétif de la Bretonne, le titre de premier auteur uchronique français. En effet, comme chez ce dernier, le « temps transformateur » est le procédé par lequel l'écrivain donne à voir une autre conception de la vie et un modèle abouti de société. Il existe toutefois une originalité dans le roman du livrier – c'est ainsi que Mercier aimait se présenter sous ce néologisme emprunté à Jean-Jacques Rousseau qu'il admirait. Elle concerne le statut du narrateur. L'homme est

un rêveur. Il quitte la temporalité ordinaire dans le véhicule du songe avant d'être réveillé par la piqûre d'une couleuvre, métaphore du rappel à l'ordre de la conscience. Cette mise en scène nous rappelle au passage que l'uchronie est aussi un état psychologique, voire une chronopathie que les psychiatres Paul Sivadon et Adolfo Fernandez-Zoila ont finement analysée². Mais bien évidemment, chez Mercier, le jeu avec le temps est un artifice littéraire, une fantaisie que la raison concède à la création, et non pas un processus psychopathologique. Près de cent ans avant l'avènement du concept philosophique, deux utopistes du XVIII^e siècle finissant inventaient donc le genre uchronique en littérature. Ce faisant, ils ont donné à leur hypothèse temporelle une orientation contraire à celle que Charles Renouvier retiendra pour son livre fondateur (1857). *Uchronie* est en effet « une utopie des temps passés ». Il n'est plus question d'imaginer la société dans l'avenir mais d'introduire « l'utopie dans l'histoire » comme l'indique le sous-titre de ce livre.

- 11 Retour à l'utopie avec l'article de Marie-Ange Cossette-Trudelle qui prend le socialisme sociétaire pour illustration. Ici l'utopie devient programmatique ; elle n'est plus futuriste mais futurible. L'article reste toutefois très théorique puisque son objectif est de cerner la signification de l'utopie pour lui donner une définition transversale. Constatant une surabondance de définitions et l'absence de consensus sur le problème (s'agit-il d'un concept, d'une rhétorique, d'un procédé, d'un genre littéraire, d'une pratique concrète, « ou tout cela à la fois » ?), Marie-Ange Cossette-Trudelle résume ainsi les étapes qui mènent à la « conscience utopique » : originellement traitée sous l'angle de la fiction, l'utopie représente une tentative de concrétisation au XIX^e siècle, avant de devenir un objet d'étude au siècle suivant. Son analyse, étayée par une large revue de la littérature sur la question, l'amène à distinguer deux processus à l'œuvre dans la formation des utopies. Une force de *création* impulsée par l'« élan vital » qui échappe à toute temporalité circonstancielle, se conjugue à une force de *réaction* qui donne à l'utopie un caractère opératoire permettant son inscription dans le temps historique. Nous retrouvons avec l'« élan vital » un concept bergsonien qui a profondément marqué la pensée d'Eugène Minkowski sur le « temps vécu » (1933). Pour Marie-Ange Cossette-Trudelle, l'utopie fouriériste serait un bon exemple d'« utopie plénière » car elle réalise avec sa base théorique (l'attraction passionnée) et son projet de société (le Phalanstère), l'association de ces deux forces.
- 12 La *création* poétique a souvent nourri des utopies sans *réaction*, aspirant au « dégagement rêvé », au nom d'une esthétique purement formelle, voire d'une idéologie contemplative. On connaît des urgences poétiques sans lendemain, comme celle d'Arthur Rimbaud, « pressé de trouver le lieu et la formule », avant même de renoncer à la poésie. Le poète serait bien « l'homme des utopies, les pieds ici, les yeux ailleurs ». Cette magnifique définition hugolienne nous est rappelée par Alain Maillard dans son article sur le poète Eugène Pottier. Cette figure du mouvement ouvrier, très marquée par le fouriérisme, est restée dans l'histoire comme l'auteur des paroles de *L'internationale*. Alain Maillard nous fait découvrir le poète dans un autre style, avec une chanson (*Quand reviendra-t-elle ?*) dont la temporalité est assez différente puisqu'elle évoque « l'attente plaintive ». Contrairement au texte composé pour l'hymne révolutionnaire, il n'est plus question d'appeler à l'engloutissement du passé et à la transfiguration du genre humain. Dans la chanson, le passé a le beau rôle. Il alimente la plainte, nourrit l'attente et stimule l'espoir d'un retour prochain. La Belle absente n'est autre que la personnification de la République sociale. Le poème fait donc évoluer les deux aspects de l'espérance – intimiste et collectiviste – dans des « temporalités

polyphoniques ». Il s'offre ainsi à plusieurs niveaux de lecture (religieux, politique et sentimental) qu'Alain Maillard nous invite à décrypter. Cet article contient par ailleurs une critique des « régimes d'historicités » (Hartog, 2002) à laquelle les sociologues se rallieront, tant cette approche, trop globalisante des temporalités, « méconnaît l'existence d'une pluralité de temps sociaux dans la trame historique ».

Uchronies des temps présents

- 13 La traversée du XX^e siècle est assurée dans ce numéro par des utopies militantes. Nous en proposons deux exemples assez représentatifs de la contre-culture des années 1960 et 1970. Ils concernent le mouvement féministe français et le rêve indépendantiste québécois. La littérature est ici encore le mode d'expression privilégié pour espérer le temps du changement. L'œuvre de Monique Wittig (1935-2003), membre fondatrice du MLF et traductrice d'Herbert Marcuse, participe des utopies les plus radicales. Sa conception féministe de la société, que l'on découvre dans l'article de Kate Robin, laisse peu de place aux institutions patriarcales. Ainsi pense-t-elle que le rapport au temps et à l'histoire doit changer car le sens de ces catégories est trop lié à la domination masculine. Puisque l'histoire est toujours racontée par les conquérants, il faut recréer le passé et débarrasser le présent des frontières, hiérarchies et préjugés infligés au féminin. La littérature peut contribuer à ce projet en remythifiant l'espace de la croyance et l'imaginaire collectif. En attendant, l'auteure s'affranchit des conventions temporelles du récit, comme dans *Les Guérillères* où le plan d'écriture est conçu selon un schéma circulaire. Dans la vie comme dans le roman, il convient donc de *réinventer le temps*, de briser la ligne du temps sagittal pour instaurer/restaurer le modèle du rythme et de la cyclicité. Les raisons avancées par Kate Robin pour justifier ce nécessaire bouleversement dans la représentation du temps, sont autant biologiques qu'idéologiques : « La boussole des guérillères, c'est la vulve – réalité temporelle-spatiale ordonnée par le sexe féminin, devenu un repère universel, à la place du cerveau masculin inventeur des calendriers ». Le *temps total* de Durkheim qui donne à voir la succession chronologique des jours des semaines et des mois étant mis à mal, c'est donc le cercle – figure du temps où les hiérarchies et la dualité n'existent plus – qui symbolise le mieux cette uchronie radicale.
- 14 On retrouve la même forme dominante du temps cyclique dans l'œuvre d'un intellectuel canadien qui a porté très haut les espoirs du Québec dans sa tentative d'accéder à l'indépendance. Il s'agit de Jacques Brossard qui a donné, à cette autre utopie de la contre-culture, une forme politique et littéraire. L'article d'Amy J. Ransom décrit la carrière de ce juriste, rédacteur d'un rapport historique en faveur de la souveraineté du Québec (1976), qui a poursuivi son projet dans le champ littéraire. La pièce maîtresse de son œuvre, cinq volumes rédigés entre 1989 et 1997 sous le titre *L'oiseau de feu*, combine plusieurs genres littéraires (épopée, roman d'apprentissage, science-fiction). Le héros est en quelque sorte emporté dans une spirale de temps, luttant contre les forces contraires de l'utopie et de la dystopie. Il évolue ainsi dans divers modèles de sociétés, passant d'un système colonial à une société avancée évoluant elle-même vers l'horreur, avant de connaître d'autres (més)aventures terrestres et sidérales qui le ramèneront dans le passé, un passé ancestral qui ressemble fort à celui des temps bibliques. L'auteur semble s'amuser de la confusion des temps qu'il fait régner dans ce roman fantastique, et plus généralement dans son œuvre. Pour

Amy J. Ransom, il existe cependant de fortes convergences avec les théories physiques et philosophiques du XX^e siècle, notamment avec celle d'E. Bloch pour le rapprochement entre temps et utopie ainsi que pour la discussion du modèle dominant (« la flèche du temps ») : « Le temps blochien et brossardien est tout à fait autre dans sa relativité, dans sa circularité, dans sa simultanéité, et dans son brouillage des frontières entre le présent, le présent et le futur. Ces utopistes arrivent presque au concept du temps 'sans temps'; 'a tenseless view of time' partagé par un secteur important de la science actuelle ».

- 15 Nous retrouvons le thème des dystopies dans l'article suivant. Il leur est même totalement consacré. Pour l'auteur de ce texte, Frédéric Claisse, le XXI^e siècle pourrait bien être le siècle des anti-utopies. Voici la définition qu'il donne de cette notion : « L'anti-utopie (ou dystopie) est un dispositif narratif et fictionnel complexe qui repose moins sur le travestissement des idéaux d'une société parfaite (passée ou à venir) que sur la systématisation, le grossissement et la projection dans le futur de traits actuels d'une société perçus comme potentiellement menaçants ». Il ne faut pas seulement voir dans la dystopie l'envers du bonheur utopique, c'est-à-dire une simple uchronie fondée sur une conception pessimiste ou crépusculaire de l'avenir. L'anti-utopie répond à une logique d'alerte. Elle propose d'anticiper le pire pour empêcher sa venue. Sa temporalité correspond au « futur antérieur » : *cela aurait pu arriver, nous l'avons échappé* belle comme dans *Bye-Bye Belgium*, le faux programme de la télévision belge qui avait annoncé, comme pour mieux l'éviter, l'indépendance de la Flandre et la fin de la Belgique. Depuis le roman de Georges Orwell (1984), c'est la société de contrôle qui constitue le thème principal de l'anti-utopie. Frédéric Claisse propose de considérer la fiction dystopique orwellienne comme le *précédent uchronique* dont s'est inspirée – mais aussi détachée – la littérature contemporaine sur les nouvelles technologies. Vue sous cet angle, l'anti-utopie littéraire aurait une certaine utilité sociale, comme semble l'indiquer la conclusion de l'article : «... la fiction, loin de devoir être cantonnée au rôle d'objet pour les sciences humaines, constitue aussi un puissant analyseur et un moteur de connaissance à part entière ».
- 16 Nous terminerons ce *timescape* par l'étude d'un archétype, le *Millénium*, qui est à l'origine d'utopies récurrentes dans l'histoire de la pensée religieuse, politique et sociale. Cette utopie matricielle qui imagine le paradis sur terre est aussi une uchronie au sens d'E. Bloch, c'est-à-dire une « une histoire de l'avenir », puisqu'elle annonce la fin des temps après mille ans de bonheur. Claude Dubar s'intéresse plus particulièrement à quatre aspects du millénarisme chrétien. Il en retrace la sociogenèse, depuis sa source biblique (l'*Apocalypse* de saint Jean) jusqu'aux formes révolutionnaires qui sont apparues dans les années 1960 et 1970 en Amérique du Sud (la « théologie de la libération »). Le *Millénium* princeps réalisant l'articulation de trois temporalités (« le temps du passé transfiguré par la venue du Christ, le temps du présent marqué par des souffrances et des peurs innombrables, le temps de l'avenir éclairé par l'attente messianique *ici-bas* »), c'est à l'analyse des variantes propres à chaque type de millénarisme qu'est consacré cet article. Il en résulte une modélisation uchronique qui caractérise la temporalité millénariste par quatre types-idéaux : une attente passive de l'avenir paradisiaque calqué sur l'éternel retour des saisons, un rationalisme calculateur qui alimente l'espérance d'un futur différent du passé, un présent sous tension déterminant la vision de l'avenir et, enfin, l'engagement

révolutionnaire comme raison d'espérer un avenir meilleur. Dans ce dernier cas, « la fin des temps devient la réalisation d'un sens humain inscrit dans l'Histoire ».

Le poing et les buts

- 17 Le temps est classiquement considéré comme un révélateur de la condition humaine. Le destin de l'homme n'est-il pas irréductiblement marqué du sceau de l'éphémère et du précaire ? Le temps, on le sait, n'est pas que cela. Depuis Emmanuel Kant, les philosophes le regardent comme une forme *a priori* qui conditionne notre connaissance ; depuis Émile Durkheim, les sociologues le tiennent pour une institution qui ordonne nos représentations et nos façons de vivre ensemble, etc. S'il n'a pas prétention à organiser une nouvelle rupture, le présent numéro souhaite simplement attirer l'attention sur deux dimensions constitutives du temps et des temporalités. En prenant au sérieux les utopiques et uchronies d'hier et d'aujourd'hui, il s'agit d'abord de persuader que même les discours qui nous mènent hors du temps sont toujours marqués par l'esprit du temps. Tous les articles que l'on va lire en fournissent la preuve : c'est d'abord en ayant conscience du contexte qui en conditionne la production que l'on peut comprendre et évaluer la charge de rupture, parfois subversive, des utopies et des uchronies.
- 18 Ces dernières ne se réduisent pas pour autant à leurs modes de production. Car, et telle est la seconde leçon des contributions qui suivent, si elles sont débitrices des états matériels ou des consciences du monde qui les ont vu naître, les matrices, les paradigmes, les régimes – nommons-les comme l'on voudra – de l'utopie et de l'uchronie contribuent tout autant à la production de représentations et d'*habitus* qui ont forgé, et qui continuent de le faire, les temporalités d'hier, d'aujourd'hui et de demain. « Je suis. Nous sommes. Il n'en faut pas davantage. À nous de commencer. » Ces quelques mots qui ouvrent *L'esprit de l'utopie* d'E. Bloch (ouvrage rédigé entre 1915 et 1917) le disent magnifiquement. Ceux-ci révèlent plus encore le caractère provoquant des discours qui, en inventant des non-lieux et des non-temps, savent mettre « le réel en effervescence ». En nous déportant hors des temporalités qui informent nos vies ici et maintenant, ils ouvrent des possibles dont l'existence même fournit la garantie qu'un travail de sape est envisageable. La cible en est ces multiples formes d'hétéronomies qui paralysent la vie. E. Bloch le dit mieux encore : « Il y a beau temps déjà qu'elle [la vie] s'est vidée de tout contenu. Absurde, elle titube de-ci de-là, mais nous tenons bon et ainsi nous voulons devenir son poing et ses buts » (1977 [1964], p. 9). Voilà une belle manière de nous indiquer pourquoi il est si précieux de réinventer le temps.

BIBLIOGRAPHIE

ABENSOUR M., 2000. *L'utopie de Thomas More à Walter Benjamin*, Paris, Sens & Tonka.

- BLOCH E., [1959] 1976. *Le Principe Espérance*, Paris, Gallimard, 3 volumes.
- BLOCH E., [1964] 1977. *L'esprit de l'utopie*, Paris, Gallimard.
- DUNN-LARDEAU B., 2009. *Le voyage imaginaire dans le temps. Du récit médiéval au roman postmoderne*, Paris, Ellug.
- FOURIER C., [1829] 1973. *Le Nouveau Monde industriel et sociétaire*, Paris, Flammarion.
- GAUCHET M., 2003. « Visages de l'autre. La trajectoire de la conscience utopique », *Le Débat*, n° 125, mai-août, p. 112-120.
- HARTOG F., 2002. *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Le Seuil.
- MERCIER L.S., [1771] 2009. *L'an 2440*, Paris, éditions Burozoïque.
- MINKOWSKI E., [1933] 1968. *Le temps vécu*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé.
- MORE T., [1516] 1966. *L'Utopie*, Paris, éditions sociales.
- OLINWRIGHT E., 2010. *Envisioning Real Utopias*, London and New York, Verso.
- RENOUVIER C., [1857] 2007. *Uchronie : l'utopie dans l'histoire*, Princi Negue, éditions PyrèMonde.
- SIVADON P., FERNANDEZ-ZOÏLA A., 1983. *Temps de travail, temps de vivre. Analyses pour une psychopathologie du temps*, Bruxelles, Mardaga.
- ZAWADZSKI P. (dir.), 2002. *Malaise dans la temporalité*, Paris, Publications de la Sorbonne.

NOTES

1. Une référence majeure demeure, de ce point de vue, *Le Principe Espérance* (1976 [1959]) d'Ernst Bloch.
2. L'approche psychopathologique de l'uchronie étant trop mal connue, nous reproduisons ci-après la longue définition qu'en proposent ces auteurs : « Les uchronies sont des fantaisies du temps ... Fabulations et délires s'emparent du temps et le modèlent à leur guise. Le temps uchronique est malléable et souple à souhait. Les projets de réalisation impossible en témoignent, dans lesquels, croyant pouvoir inventer son temps à soi sans réellement le produire, ce temps de fiction se trouve en hors-temps dès sa naissance et ne rejoindra jamais aucun futur. Les temps en hors-temps ne sont pas « futuribles » et retombent toujours en poussière. Ce sont des temporalités branchées sur les idéologies, les passions, les rêveries, les contes et les fables de toute sorte. Rêveurs et idéalistes passionnés en font les frais et autres inventeurs d'un avenir à la fois sur mesure et démesuré. » (Sivadon, Fernandez-Zoïla, 1983, p.149).

AUTEURS

MICHEL LALLEMENT

Lise-Cnam-CNRS, michel.lallement@cnam.fr

JEAN-MARC RAMOS

IRSA-Montpellier III, jean-marc.ramos@univ-montp3.fr